



PETIT COURRIER DES DAMES,

JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

MODES.

DÉCIDÉMENT l'invasion du moyen âge est flagrante; la poudre, les paniers et les manches, exhumés de leur tombe, vont apparaître de nouveau, le style gothique coule à pleins bords, la mode se féodalise.

Déjà, l'hiver dernier, dans les boudoirs fashionables, dans les réunions où se distingue l'atticisme des mœurs, dans les salons où les beautés élégantes et coquettes déploient leurs grâces, on avait remarqué une sensible tendance vers le goût du grand siècle, on avait entrevu une lueur de cette mode si richement bizarre qui prêtait tant d'attraits aux Lavallière, aux Montespan, aux Fontanges. Timidement essayé d'abord, et regardé comme une téméraire entreprise, ce prélude aux anciennes modes a pris depuis une singulière consistance. Telles qui les qualifiaient d'extravagantes et juraient de ne les jamais

porter, les trouveront charmantes, et oublieront leur serment; le courant emportera les plus récalcitrantes, et la révolution sera opérée.

Aux toilettes unies et simples succéderont les toilettes historiées et riches; au modeste crêpe, le somptueux tissu broché.

Déjà nous avons fait connaître plusieurs des mille et une nouveautés qui vont paraître; c'est avec un vrai plaisir que nous allons parler de quelques-unes de celles que nous avons remarquées chez Scribe-Brémond, maison si distinguée entre les célébrités de la mode pour son goût exquis et ses jolies fantaisies.

Un satin, dit *satin Trianon*, est couvert de larges feuilles brochées d'une couleur différente du fond, formées d'une manière de cailloutage et placées en sens divers; de place en place une réserve est laissée au milieu de laquelle est un bouquet d'œillets broché de diverses couleurs. Ce satin, très-épais, à la fois élégant et

somptueux, rappelle ces très-anciennes et très-riches étoffes dont on retrouve encore quelques vestiges dans les vieux châteaux.

Des robes en tulle-illusion noir sont brodées en couleurs vives, soit à colonnes, soit à semés, soit à guirlandes. Posées sur un dessous de satin noir, ces robes sont d'un effet surprenant : on dirait des robes de blonde sur lesquelles ont aurait fixé des fleurs naturelles. Elles sont destinées à faire des robes de grandes soirées, le noir étant la couleur qui paraît devoir dominer.

Diverses formes de mantelets en dentelle, de pélerines et mantilles en blonde, nous ont paru bien nouvelles et de bon goût; nous y reviendrons et livrerons encore à la curiosité de nos lectrices quelques autres des plus jolies nouveautés de cette maison si connue des élégantes.

— On fait maintenant de si jolis bas en soie de couleur, qu'il est certain que la mode en prendra cet hiver. Quelques femmes ont déjà donné l'exemple en adoptant, même en toilette parée, des bas en soie rose, brodés en noir. On voit surtout beaucoup de bas gris brodés en noir ou en blanc. Nous en avons aussi remarqué brodés en soie verte. Des bas bleus, puce, carmélite, faits à jour et à coins brodés, font une jolie chaussure avec des souliers de satin noir.

— Les bottines en satin turc, couleur de hanneton, sont très-élégantes. Avec toutes les robes fond noir, on porte des bottines de gros de Naples ou de très-fin mérinos noir. Ce n'est qu'en très-grand négligé qu'on porte encore des bottines montées sur peau; le pied doit être entièrement couvert de la même étoffe que la jambe.

— On porte aussi beaucoup de guêtres en soie, en cachemire ou autres tissus de fantaisie.

— Les pantoufles se portent beaucoup plus que les souliers pour rester chez soi. Il est vrai qu'elles ne méritent leur déno-

mination que par l'extérieur, car elles sont si parfaitement conditionnées, et quelquefois tellement étroites, que c'est moins pour la commodité que pour l'élégance qu'on les porte. On en fait beaucoup en mérinos imprimé en dessins faits exprès. Celles fond blanc sont charmantes.

— La forme des souliers n'offre de différence qu'en ce qu'elle est un peu plus arrondie vers le haut.

— Indépendamment des mitaines noires en filet, blonde, etc., que l'on porte depuis l'été, on en fait aujourd'hui en soie de toutes nuances. Nous en avons vu en fin tricot de soie, à jour, gris ou lilas, brodées en noir.

— Les mitaines en blonde noire, destinées à être portées avec des robes à manches courtes, se perfectionnent tous les jours avec la plus grande élégance. M. Violard (rue Choiseul, n° 2) a fait confectionner dans ce genre des articles de la plus heureuse supériorité, et que l'on ne peut trop recommander aux amateurs du beau et du moderne. Il se trouve aussi dans ses magasins un superbe assortiment de mantelets, pélerines, canezouts de fantaisie, soit en blonde, en dentelle noire ou blanche, qui s'approprient à tous les goûts et tous les genres de toilettes. Les dessins de ses voiles et de ses écharpes sont d'une grande distinction. S'appliquant continuellement à créer de nouvelles formes et à donner à tous ses articles des coupes et des dessins qui s'approprient aux nouvelles modes et en suivent tous les mouvemens, M. Violard a droit de voir son droit récompensé par ses succès, et de jour en jour obtenir, à juste titre, la vogue dans le monde élégant.

— La mode des éventails se soutient aux spectacles et même dans les appartemens, où par les jours de chaleur les femmes se plaisent à agiter les éventails qu'il est d'usage de placer çà et là sur les consoles, les tables, etc. Ceux d'un genre chinois, indien, etc., sont de bon goût. Comme il s'en casse et s'en égare beau-



coup, on se borne aux imitations ; sur ce point, nous citerons ceux de la fabrique de M. Mauvages (rue des Vieilles-Audriettes, n° 8). L'or et les nuances sont disposés sur le papier avec un art qui peut rivaliser avec les compositions étrangères.

— Le noir est tellement une couleur dominante ; qu'on l'intercale, autant que possible, jusque dans les fleurs qui ornent les chapeaux et même les coiffures. Une rose, dite rose nègre, a le cœur rose et tout le tour noir ; on la voit entourée d'œillets et de pois de senteur, placés sur une paille de riz ou un chapeau de crêpe rose.

— On orne beaucoup de chapeaux avec des rubans de gros taffetas à carreaux ou damasquinés. Ils sont de nuances foncées, telles que sorbier, racine de chêne, mauve, scabieuse, etc. Ils sont très-bien sur des pailles d'Italie auxquelles on redonne une *nouvelle fraîcheur* pour achever l'été.

— Les fleurs sont toujours l'ornement des chapeaux. On voit très-peu de plumes. Il est vrai que le moment est ingrat pour les nouveautés en fait de chapeaux. On cherche encore, autant que possible, à reculer les modes d'automne.

— Les demi-voiles aux bords des capotes de crêpe ou de pou de soie, sont la plus grande distinction d'élégance. On en voit en point d'Angleterre qui sont d'un grand prix.

— On continue à doubler beaucoup de pélerines et mantelets de blonde en taffetas de couleur. Indépendamment de la nuance vert clair, celle souci est de mode sous les mantelets noirs. On a supprimé en grande partie les ruches qui garnissaient les devans ; on se contente d'avoir autour du cou une petite garniture soutenue par un ruban.

— On voit aussi en blonde noire des guimpes demi-vierges, c'est-à-dire montantes jusqu'au milieu de la poitrine ; elles n'ont point de garniture, un dessin qui forme des festons la termine. Ces guimpes sont très-dégagées des épaules et sont

bien pour être portées avec des robes de soie ou de laine à corsage drapé.

— On a vu plusieurs chapeaux en tulle noir brodé en soie noire ou rose et doublé en rose, une ruche aux bords, et des rubans de gaze rose. Par opposition, nous avons vu aussi de petits bonnets en tulle rose, brodés en soie noire ; sur le devant une petite ruche rose festonnée en noir, relevée des deux côtés à la *Marie Stuart*, et soutenue par des feuillages de rubans de gaze quadrillés noir et rose.

— Un nouveau meuble charmant est une *persienne-jardinière* que l'on place devant les fenêtres d'un salon ou d'un boudoir. Ce meuble consiste en une longue caisse doublée en plomb et sur laquelle est formé en relief un treillage de verdure. Dans cette caisse sont placés des pots contenant des gobéas, des clématites, des chèvrefeuilles, dont les feuillages s'élèvent et s'étendent sur un treillage doré qui part du bord de la caisse et s'étend sur tout le devant de la croisée, comme le pourrait faire un store. La verdure qui se croise dans tous les sens sur ce grillage d'or fait un effet charmant.

— Les magasins de Paris sont parvenus à un tel point de luxe, qu'ils surpassent tout ce qui se rencontre en ce genre dans les autres capitales. C'est surtout dans le choix des glaces qui ornent le devant de certains magasins que nous avons atteint une élégance qu'on ne saurait surpasser. Les glaces sans tain sont devenues un objet de rivalité chez nos commerçans. Depuis quelque tems on admire beaucoup celle qui orne la devanture d'un magasin de tailleur, situé au Palais-Royal, près le café de Foy. Elle est d'un seul morceau, ayant dix pieds environ de haut sur cinq de large. Cette glace s'étend sur toute la largeur du magasin où elle produit un très-bel effet, mais est cruellement effrayante pour les passans qui, par le plus léger accident, peuvent briser cet ornement dont le prix doit être très-élevé.

LE

CHATEAU DE VERSAILLES.

Enfin il va donc renaître cet antique asile qui retentit tant de fois des mots de gloire et d'amour ! Le château de Versailles, avec ses plafonds d'or et ses murs de marbre, son luxe profane et ses sublimes grandeurs, va s'élever sur les débris de ses fastes passés, et planera dans l'avenir par l'inébranlable puissance des arts. Ces galeries ne s'ouvriront plus pour recevoir les pas des monarques, ou entendre les soupirs d'une maîtresse favorite : à de plus hautes destinées elles vont prêter leurs voûtes. Toutes les peintures des plus brillantes écoles de notre monde y trouveront asile, et les siècles passés et à venir se donneront rendez-vous dans ce nouveau musée. Puisse s'accomplir la décision qui appelle les arts dans ces lieux mémorables ! Si un plan aussi noble s'exécute bientôt, Versailles reconquerra son ancienne vogue, et nous verrons la France et l'étranger y porter le tribut de leur admiration.

Et moi aussi alors, j'y reviendrai. — Moi, dont le jeune front, déjà sillonné par de profondes et cruelles impressions, doit retrouver à Versailles la trace de mes premiers plaisirs et de mes plus vives peines. — J'avais pourtant juré de n'y retourner jamais ! — Mais peut-être qu'alors mon ame plus raffermie apportera un courage d'homme, une volonté plus forte que mes souvenirs, et toute la froideur que donnent l'orgueil blessé et d'amères déceptions.

Oh ! c'est qu'elle était bien belle mon Eloa, le soir où je la vis passer comme une blanche sylphide sous cette majestueuse colonnade ! Elle marchait légère et langoureuse, comme si elle eût attendu le signal d'un soupir. Sa figure si pâle s'encadrait dans le voile de gaze qui voltigeait autour d'elle, et lui donnait l'aspect d'un

ange de mort qui vient chercher les vierges qui doivent quitter la terre. Je la suivais du regard, et, à chaque colonne qui la dérobaît à ma vue, je croyais qu'elle avait abandonné ce monde, trop supérieure qu'elle était pour pouvoir l'habiter. Je sentais mon ame s'échapper avec elle, et pour la première fois je comprenais le ciel et le bonheur des dieux. — Mais bientôt elle dépassait la colonne, et la nouvelle clarté qui me la remontrait, souple, vaporeuse et mélancolique comme l'ombre d'une jeune fille, faisait rejaillir jusqu'au fond de mon cœur d'indéfinissables émotions. Puis une colonne la dérobaît de nouveau à ma vue, puis elle reparaisait pour s'évanouir encore, comme une fiction qui se joue et fascine votre imagination, la tourmente, la flatte, la déchire, la terrasse et s'en rend maître.

Pour moi, j'étais resté comme fou. Toutes les colonnes tournaient devant moi. La facade entière du château n'était plus qu'un point imperceptible. L'immense tapis vert me semblait trop petit pour reposer mes pieds. Tous mes sens s'étaient résumés dans une seule faculté, celle d'aimer et de désirer l'ombre magique et séduisante qui sans cesse était et n'était plus devant moi. . . . Enfin je la vis dépasser la dernière colonne, elle tourna l'angle du château et m'échappa tout-à-fait.

Je ne revins de mon anéantissement que lorsque le froid de la nuit m'eut glacé jusqu'aux os et fait claquer mes dents à tel point, que leur mouvement et le bruit qu'ils produisaient me rappelèrent à moi-même. . . .

Le secret de cet amour subit, de cet enthousiasme, de cette frénésie, c'est que j'avais dix-huit ans, et sortais le matin même du collège.

Et à cet âge le monde n'est encore qu'un prisme où tout est vrai et beau : la femme, une puissance céleste que l'on adore ; l'amour, un torrent de feu, une lave ardente qui vous pulvérise le cœur.

Aussi, dès cet instant, ma vie, mon intel-

ligence, mon avenir se résuinaient en elle...

Le lendemain je la revis aux mêmes lieux ; le surlendemain encore , tous les jours enfin , elle y passait , à la même heure , et tous les jours je m'y trouvais.

Un soir , ô délices ineffables du sentiment ! je vis tomber à ses pieds un rouleau de papier , je m'en emparai avidement lorsqu'elle se fut éloignée , j'y lus pour adresse : *A Mademoiselle Eloa*. C'était son nom , j'aurais dû le deviner.

Je passai la nuit à couvrir ce papier de baisers , de larmes , de paroles délirantes. Je répétais mille fois le nom d'Eloa. Je me prosternai devant cet objet qu'elle avait regardé , touché , et qui me semblait empreint des parfums les plus suaves. Je le retournai dans tous les sens , je le pressai sur mon cœur , et je croyais y trouver comme une commotion électrique qui me communiquait les pensées , les émotions de celle qui l'avait possédé avant moi. Je l'interrogeais comme s'il pouvait me répondre , et lorsqu'il s'échappait par hasard de mes doigts , je frémissais comme si je venais de perdre l'élément indispensable de ma vie. Le jour me surprit encore en proie à ces amoureuses extravagances , dont la violence brisait tout mon être. Il me fut impossible de trouver le repos , et je passai le reste de la journée à attendre l'heure où je devais voir Eloa , déterminé que j'étais à profiter de cette circonstance pour m'approcher d'elle et lui dire un mot en lui remettant son papier.

Mais pour la première fois depuis ma céleste vision , Eloa ne parut point. Il me fallut subir les tourmens de l'absence , éprouver ces mille tortures qui assiègent un amour inquiet , retourner sans l'avoir vu , et attendre un nouveau jour.

Hélas ! ce jour encore resta vide de bonheur et d'espérance. Aucun pied léger n'approcha des lieux où j'attendais l'ange adoré.

Et une semaine entière s'écoula ainsi ! une semaine qui me vit dans les accès du plus violent désespoir , ou de la plus tendre

sollicitude. Tantôt exaspéré jusqu'à la frénésie , j'accusais Eloa d'avoir pressenti ma passion et de me ravir sa présence ; tantôt abattu comme un enfant , je pleurais silencieusement en pensant que peut-être Eloa souffrait et se mourait loin de moi. Dans d'autres instans , ma naïve vanité me faisait supposer que peut-être une famille prudente lui avait interdit l'occasion de me revoir , et qu'elle gémissait aussi de notre séparation. Chaque instant aggravait ma douleur et enlevait les derniers germes de raison que mon esprit avait pu conserver à travers de si violentes crises ; mais une fois enfin , où le mal me parut au-dessus de mes forces , je pris le rouleau de papier et le placai devant moi.

Ainsi , dis-je , en le regardant à travers des torrens de larmes , ainsi là est renfermé peut-être le mystère de ma vie , la clef de mon avenir ! Là peut-être , je puis apprendre qui elle est , ce qu'elle fait , ce qu'elle pense , pourquoi je l'ai vue , pourquoi je ne la revois plus ! Et cependant , par une singulière délicatesse de nos mœurs , par une réserve qui n'est qu'une convention de la société , je dois respecter le cachet qui recèle le sort de toute mon existence et peut arrêter les affreuses angoisses qui me torturent , ou jeter une lumière de félicité dans mon ame ! Et qui me tiendra compte de cet horrible sacrifice ? Sera-ce les hommes , qui ne le sauront jamais ? Sera-ce toi , douce et belle Eloa , dont la bouche séduisante ne s'ouvrirait dans cet instant que pour me reprocher ma cruelle réserve , et me dire que j'offense ta bonté en me laissant ainsi souffrir et mourir pour toi ? Ah ! je crois les entendre les douces paroles que tu prononces , et qui me donnent l'ordre d'apprendre comment je dois te retrouver , et t'apporter toutes les délices d'un amour partagé. — Car ton cœur de jeune fille m'attend peut-être aussi pour aimer , et tu as droit de me reprocher d'hésiter à te comprendre. Eloa ! Eloa ! n'est-il pas vrai ? c'est toi qui me le dis ; c'est toi qui me commandes de tout

sacrifier au besoin de te connaître, de t'aimer! tu veux que je pénètre ce mystère qui me sépare de toi.—Tu veux que je brise ce cachet, et que l'instant d'après je vole où tu es, soit pour vivre, soit pour mourir avec toi!....

J'avais le délire, j'étais insensé, furieux; mon sang bouillonnait, je me débattais dans une rage d'amour et de douleur, je saisis le papier et en brisai l'enveloppe....

Et ce qui se déroula à mes yeux, fut.... la copie du contrat de mariage de M^{lle} Eloa Dormeuil avec M. Eugène de Merville, etc., etc.

Ils s'étaient mariés à Paris, le même jour où je ne vis plus revenir Eloa.

J'abandonnai Versailles, faisant vœu de n'y jamais revenir, et de haïr toutes les femmes.

Mais je n'avais que dix-huit ans alors...

ÉMILE B***.

NOUVEL ÉTABLISSEMENT

POUR LES FOUS.

S'il était resté dans notre société un usage qui rappelât encore les tems de barbarie, c'était dans les traitemens auxquels on livrait les malheureux dont la raison était égarée. On ne connaissait pour les guérir que les plus tristes souffrances ou les plus cruelles tortures. Objets de mépris, ils étaient repoussés de notre monde, pour aller gémir et mourir dans un monde créé pour eux, monde étroit et avilissant où s'éteignait le dernier germe de raison qui palpitait encore dans le cerveau de ces infortunés. Enfin, aujourd'hui, une inspiration de philanthropie vient de marquer dans l'avenir les noms de MM. Voisin et Farlet, qui ont fondé à Vanvres, près Paris, un établissement pour le traitement des aliénés. Tout ce qui peut concilier les avantages de la science médicale avec ceux que procurent les ressources de l'ima-

gination a été réuni dans cette intéressante enceinte. Pour en donner une idée, nous nous bornerons aux renseignemens donnés par la *Gazette médicale*.

Situé près de Paris, et peu éloigné des bords de la Seine, cet établissement mérite de fixer l'attention, non seulement du médecin, mais aussi du philosophe. Il y a dans ce lieu matière à toutes réflexions. On y arrive par des rues étroites, peu agréables, mais le contraste n'en est que plus frappant. Imaginez-vous une maison centrale d'un goût simple et bien décorée; au devant se développe un parc immense dont les accidens du terrain sont singulièrement heureux et variés. Tantôt découvert, tantôt ombragé, ce terrain s'élève et s'abaisse par les pentes les plus douces, ce qui varie beaucoup les aspects; puis des bosquets, des champs cultivés, des massifs d'arbres, des prairies, traversés par des allées dessinées avec goût, ou par un ruisseau d'eau vive dont les bords sont embellis de gazons de plus beau vert, de touffes de fleurs et de magnifiques saules pleureurs. C'est un véritable Élysée construit par la science et la raison en faveur de la folie. Certainement, si on n'était pas prévenu, on ne se douterait guère de la destination de cette localité, car nulle part on n'y voit de grilles, de barreaux, de portes de fer, enfin rien qui annonce une maison d'aliénés.

Il ne faut pas croire cependant que les agrémens de ce beau lieu aient été conçus dans une simple intention d'embellissement. Une vue plus haute et plus philosophique a guidé MM. Voisin et Farlet. L'insensé, toujours dominé par l'influence du regard, du geste, de la voix, de ceux qui l'entourent, l'est peut-être plus encore par celle des lieux qu'il habite. Les fondateurs de l'établissement ont voulu mettre à profit cette observation pour la guérison de leurs malades; la distribution des lieux répond donc, autant que possible, aux nuances individuelles de l'aliénation mentale. Au moyen de pavillons isolés, en-

tourés de promenades, de petits jardins construits avec goût, et meublés avec élégance, la folie gaie, la folie sombre, la folie furieuse, la mélancolie, la démence, ont leur asile secret, solitaire, témoin de leurs écarts. Excellente manière pour tempérer l'imagination, pour la diriger, la distraire et la réprimer.

D'ailleurs rien n'a été oublié dans cet établissement pour exercer le corps et rasséréner l'esprit, ce véritable but de la philosophie médicale; on y trouve des jeux de toute espèce, et des moyens de s'exercer en tous genres, comme le billard, l'équitation, le jardinage et la culture des fleurs; la promenade surtout est si salubre qu'on la permet à tous les malades. Toutefois, aucune précaution n'est négligée : des surveillans attentifs ne perdent jamais de vue l'aliéné; la raison d'un autre l'accompagne sans cesse et le couvre de sa prévoyance. Les soins, à cet égard, sont multipliés et même minutieux; ils ont été poussés à tel point, qu'on nous a fait remarquer un endroit du parc réservé à certains malades; cet endroit a un horizon très-borné au moyen d'une colline boisée; et savez-vous pourquoi on choisit ce lieu de préférence à d'autres? c'est que derrière cette riche nature, au-delà de ce verdoyant coteau, se développe en entier le fastueux Paris. On conçoit en effet combien l'aspect de cette ville, où se débattent tant d'intérêts, où le bouillonnement des passions est continu, où le plaisir tient ses bacchanales, ville assez hardie pour prendre en tutelle la civilisation du monde actuel, doit agiter des imaginations aussi inflammables que celles des aliénés. Au contraire, quand ils sont convalescens on les admet au pavillon *Pinel*, ainsi nommé parce qu'il est consacré à la mémoire de ce grand médecin; son buste même y est inauguré. Ce pavillon est heureusement placé sur une hauteur, dont la vue domine une grande étendue du parc. Jamais vit-on employer tant d'argent, tant de soins et de philoso-

phie pour le service des infortunés? On peut le dire, un pareil établissement est déjà pour lui-même un instrument de guérison; et seul peut-être il suffit dans bien des cas.

Une des grandes difficultés dans le traitement des aliénés, et quand on ne veut pas qu'il soit banal, est de reconnaître les nuances individuelles de l'aliénation mentale; ces nuances sont très-multipliées : nous avons pu nous en convaincre même dans le peu de conversation que nous avons eu avec les pensionnaires de l'établissement dont il s'agit. Deux aliénés surtout ont fixé notre intérêt; le premier est un vieillard encore vigoureux, instruit, lettré; sa conversation n'est pas sans charmes. Nous avons trouvé sur sa table les lettres de Cicéron à Atticus, les œuvres de Sénèque, Montaigne, Fénelon, etc. Cet homme fut bon et généreux toute sa vie, il a comblé de dons sa famille. Eh bien! sa folie consiste à croire que cette même famille est en butte aux plus odieuses manœuvres, qu'on veut la perdre, la massacrer, mais que lui peut racheter tous ces malheurs par son propre sang. Dans son noble délire, il offre donc sa vie pour le salut des siens. Chaque jour et à chaque instant, il veut se suicider. Avant d'entrer dans l'établissement, il s'est déjà brisé la jambe droite, en se précipitant par une fenêtre. Cet homme, comme on voit, a exagéré de beaux sentimens : il a poussé la vertu jusqu'à la folie.

Le second des aliénés dont j'ai parlé est un jeune peintre de la physionomie la plus heureuse, la plus expressive. Le malheur de sa destinée l'a conduit à s'afoler d'amour pour M^{lle} D*** G***. Depuis ce tems, il essaie sans cesse de tracer sur les murs les traits de l'objet adoré; puis, notre érotomane les couvre de baisers, en versant des larmes abondantes.

Un jeune médecin irlandais, qui était avec nous, lui parla en anglais, et il répondit dans cette langue avec précision;

mais de nouvelles larmes interrompirent bientôt la conversation. Ici se présente la fameuse question des moralistes, Guérir cet infortuné sans le dépassionner, ne serait-ce pas le rendre au plus affreux malheur? la raison brisant le prisme de la folle du logis, tient-elle en réserve des biens qui puissent valoir ce prisme bien-faisant? Résoudra qui pourra cette singulière question.

Nous n'entrerons pas dans de plus grands détails sur les diverses améliorations introduites par MM. Voisin et Farlet. Il nous suffira de dire que ces améliorations sont nombreuses et bien entendues, que si l'on taxe nos éloges d'exagération, nous répondrons : Allez et voyez, mais surtout voyez bien, voyez avec intelligence, examinez mûrement et soigneusement chacun des objets de cette vaste entreprise.

Album.

— Le sixième volume des *Heures du Soir, livre des femmes*, contient deux nouvelles intitulées : *l'Amant singulier*, par M^{me} de Senilhes, et *Anna*, par M^{me} Mélanie Waldor.

Un ouvrage très-piquant vient de paraître sous le titre du *Gil Blas du théâtre*, par Michel Morin (chez Denain, rue Vivienne, n° 16); il renferme une foule de faits curieux et de traits satiriques qui le rendent d'un intérêt constamment soutenu et qui assurent le succès de cette nouvelle publication.

— M. le vicomte d'Arincourt livrera

sous peu au public un nouvel ouvrage ayant pour titre *le Brasseur du Roi*; ce sont des chroniques flamandes, présentant dans une peinture brillante tous les bouleversements de la Flandre au xiv^e siècle, époque où toutes les classes de la société s'élevaient successivement à la tête de l'état. Des vignettes orneront cet ouvrage, qui doit paraître chez M. Dupont, rue Vivienne, n° 16.

— Les meubles qui ont servi à l'usage de la duchesse de Berry au château de Blaye, sont en ce moment chez un tapissier de Bordeaux qui les a portés à un très-haut prix.

LE MOT ET LA CHOSE, ou Éléments figurés de la lecture, ouvrage orné de 800 figures à l'usage des enfans et de toute personne qui veut apprendre seule et en s'amusant, par C. SARTY.

Le but que l'auteur s'est proposé dans ce petit travail est d'inspirer aux enfans le goût d'une étude dont ils ne sont pas en état d'apprécier l'importance, et de la dénigrer de manière à lui donner pour eux l'apparence d'un simple amusement. Du moment qu'un enfant aura appris ses lettres, il pourra, en s'amusant, et sans autre assistance que celle de la gravure qui les accompagne, apprendre à lire mille à douze cents mots, et se familiariser avec toutes les combinaisons partielles qui entrent dans leur composition, au point d'aborder facilement toute lecture dont le sujet ne sera pas au-dessus de sa portée.

Se vend à Paris, chez tous les libraires et marchands de nouveautés. Le dépôt est rue Férou, N° 24.



VERRES-CONSERVES de la vue, à surfaces de cylindre, de CHAMBLANT, connus par leur supériorité constatée par vingt ans d'expérience, rue des Fossés-St-Germain-des-Prés, n° 12, près le carrefour Bussy.

A ce Numéro est jointe la planche 1002.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Étranger, 10 f. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDEY-DUPRÉ, SUCCESSION DE SON PÈRE, RUE S^t-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

Modes de Paris.



Petit Courrier des Dames.
 Boulevard des Italiens N.º 21. près le passage de l'Opéra
 Chapeau en crêpe des M^{mes} de M^{me} Angelle et C^{ie} rue Choiseul N.º 15. Robe
 en Satin des M^{mes} de M^{me} Delisle rue Choiseul. Mantille Camargo en blonde doublée
 des M^{mes} de M^{me} Fayon rue neuve Vivienne N.º 3.

Mess^{rs} S. & N.º 34 J. Fuller. Rathbone Place, London

Ayuntamiento de Madrid

